

# Le génie

À M. de Bonald.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,  
Au sommet brûlant du Sina,  
Jadis le plus grand des prophètes  
Gravait les tables de Juda ;  
Pendant cet entretien sublime,  
Un nuage couvrait la cime  
Du mont inaccessible aux yeux,  
Et, tremblant aux coups du tonnerre,  
Juda, couché dans la poussière,  
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi des sophistes célèbres  
Dissipant les fausses clartés,  
Tu tires du sein des ténèbres  
D'éblouissantes vérités.  
Ce voile qui des lois premières  
Couvrait les augustes mystères,  
Se déchire et tombe à ta voix ;  
Et tu suis ta route assurée,  
Jusqu'à cette source sacrée  
Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable  
De l'éternelle vérité,

Tu vois d'un oeil inaltérable  
Les phases de l'humanité.  
Secoués de leurs gonds antiques,  
Les empires, les républiques  
S'écroulent en débris épars ;  
Tu ris des terreurs où nous sommes :  
Partout où nous voyons les hommes,  
Un Dieu se montre à tes regards !

En vain par quelque faux système,  
Un système faux est détruit ;  
Par le désordre à l'ordre même,  
L'univers moral est conduit.  
Et comme autour d'un astre unique,  
La terre, dans sa route oblique,  
Décrit sa route dans les airs ;  
Ainsi, par une loi plus belle,  
Ainsi la justice éternelle  
Est le pivot de l'univers !

Mais quoi ! tandis que le génie  
Te ravit si loin de nos yeux,  
Les lâches clamours de l'envie  
Te suivent jusque dans les cieux !  
Crois-moi, dédaigne d'en descendre ;  
Ne t'abaisse pas pour entendre  
Ces bourdonnements détracteurs.  
Poursuis ta sublime carrière,  
Poursuis ; le mépris du vulgaire  
Est l'apanage des grands coeurs.

Objet de ses amours frivoles,  
Ne l'as-tu pas vu tour à tour  
Se forger de frêles idoles  
Qu'il adore et brise en un jour ?  
N'as-tu pas vu son inconstance  
De l'héritaire croyance  
Eteindre les sacrés flambeaux ?  
Brûler ce qu'adoraient ses pères,  
Et donner le nom de lumières  
A l'épaisse nuit des tombeaux ?

Secouant ses antiques rênes,  
Mais par d'autres tyrans flatté,  
Tout meurtri du poids de ses chaînes,  
L'entends-tu crier : Liberté ?  
Dans ses sacrilèges caprices,  
Le vois-tu, donnant à ses vices  
Les noms de toutes les vertus ;  
Traîner Socrate aux gémonies,  
Pour faire, en des temples impies,  
L'apothéose d'Anitus ?

Si pour caresser sa faiblesse,  
Sous tes pinceaux adulateurs,  
Tu parais du nom de sagesse  
Les leçons de ses corrupteurs,  
Tu verrais ses mains avilis,  
Arrachant des palmes flétries  
De quelque front déshonoré,

Les répandre sur ton passage.  
Et, changeant la gloire en outrage,  
T'offrir un triomphe abhorré !

Mais loin d'abandonner la lice  
Où ta jeunesse a combattu,  
Tu sais que l'estime du vice  
Est un outrage à la vertu !  
Tu t'honores de tant de haine,  
Tu plains ces faibles coeurs qu'entraîne  
Le cours de leur siècle égaré ;  
Et seul contre le flot rapide,  
Tu marches d'un pas intrépide  
Au but que la gloire a montré !

Tel un torrent, fils de l'orage,  
En roulant du sommet des monts,  
S'il rencontre sur son passage  
Un chêne, l'orgueil des vallons ;  
Il s'irrite, il écume, il gronde,  
Il presse des plis de son onde  
L'arbre vainement menacé ;  
Mais debout parmi les ruines,  
Le chêne aux profondes racines  
Demeure; et le fleuve a passé !

Toi donc, des mépris de ton âge  
Sans être jamais rebuté,  
Retrempe ton mâle courage  
Dans les flots de l'adversité !

Pour cette lutte qui s'achève,  
Que la vérité soit ton glaive,  
La justice ton bouclier.  
Va ! dédaigne d'autres armures ;  
Et si tu reçois des blessures,  
Nous les couvrirons de laurier !

Vois-tu dans la carrière antique,  
Autour des coursiers et des chars,  
Jaillir la poussière olympique  
Qui les dérobe à nos regards ?  
Dans sa course ainsi le génie,  
Par les nuages de l'envie  
Marche longtemps environné ;  
Mais au terme de la carrière,  
Des flots de l'indigne poussière  
Il sort vainqueur et couronné.

Alphonse de Lamartine (1790–1869)